

coll. Lydie Marguet

De 1896 à 1914, la famille Decarpenterie passa la belle saison à Sillery, dans sa résidence secondaire : la villa « la Maréchale ». La carte postale est en noir et blanc et pourtant, la villa était pleine de couleurs : les beiges et ocres de la meulière, l'écrû et le rouge des briques alternées, la polychromie des motifs de céramique, le blanc des pierres de taille, le vert pâle des lambrequins des fenêtres et celui plus foncé des menuiseries du haut pignon, les teintes multicolores des lampions et guirlandes qui ornent les fenêtres et dans le jardin, les couleurs naturelles des pivoines et de la végétation du mois de juin. Les matières des robes et des costumes montraient nuances et fantaisies. Pas de grands chapeaux ni de canotiers, ici, pour la photo. On les portait à l'extérieur, en société. Ils étaient des symboles de distinction sociale.



Le jardin, huile sur toile de Joaquín Sorolla,¹ Musée Sorolla, Madrid.



Petites filles à Saint-Sébastien, 1912, Joaquín Sorolla, Musée des Beaux-Arts, Bilbao.

Les œuvres de Joaquín Sorolla et de Gustave Caillebotte sont présentées dans ce document pour redonner de la couleur à une époque où les photographies étaient en sépia ou en noir et blanc.

Joaquín Sorolla, peintre espagnol des années 1900, représenta souvent la bourgeoisie de son pays dans ses lieux de villégiature.

La villa « la Maréchale » à Sillery

Recherches et textes par Bernard Langlais

La villa « la Maréchale » disparut dans la Première Guerre mondiale. L'unique preuve qui restait de son existence était une carte postale ancienne, bien connue des collectionneurs. Elle y figurait et y était ainsi dénommée. Le document était daté du 3 juin 1906. La légende qui l'accompagnait laissait entendre qu'il s'agissait d'une présentation du siège et du personnel des « vins de champagne F. Decarpenterie » à Sillery. Une sorte de carte de visite. Comme personne ne savait où la situer dans le village, on avait fini par penser qu'elle était une villa rémoise, indiquée comme sise à Sillery dans un but commercial. « Sillery mousseux » était en effet une appellation commune pour désigner le champagne au XIX^e siècle.

Le mystère fut levé quand on découvrit une autre carte postale la montrant sous un angle différent. Sur ce document, la villa avait subi les dommages de la guerre, mais cette vue permettait enfin de la situer dans le village. Elle était bien sise à Sillery.

Un autre mystère était François Decarpenterie, son propriétaire. Le dossier de dommages de guerre conservé aux archives départementales de Reims, donnait le détail de ses propriétés à Sillery. Il indiquait que François Decarpenterie était né à Bruxelles le 29 juillet 1855, s'était marié en 1902 avec Marie Eugénie Drouot, avait été naturalisé français en 1910 et qu'il résidait à Reims. Sillery ayant été la résidence secondaire de la famille, elle ne fut pas recensée dans la commune. Il fallut rechercher son histoire dans les registres d'état-civil et les recensements de Reims.

François Decarpenterie avait créé à Reims une entreprise de fumisterie qu'il développa avec succès. Sans doute voulut-il, une fois sa réussite industrielle assurée, rejoindre l'aristocratie du champagne et dans ce but acheta quelques parcelles de vignes disponibles sur le territoire de Sillery. Il s'y trouvait des maisons de champagne de renom : Ruinart de Brimont, Pommery, Roederer, Chandon. Il y ajouterait les « vins de Champagne F. Decarpenterie ».

Il acheta dans le centre du village un terrain ayant appartenu à la maison Pommery. Cette parcelle occupait l'angle sud-ouest formé par les rues de la Barre et de l'Arbalète. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Pommery y avait fait aménager une salle souterraine et des caves. Elles sont invisibles, mais encore présentes aujourd'hui.

Ces caves fragilisaient le sous-sol et la surface de la parcelle n'était pas très étendue. Pour exploiter au mieux le terrain, François Decarpenterie fit adosser la villa aux bâtiments des vendangeoirs Ruinart de Brimont, ses voisins. L'arrière de la villa fut de ce fait un mur aveugle. Les ouvertures des pièces donnaient sur le nord-est. L'orientation de la façade, de trois-quarts, offrait une perspective sur la rue de la Barre.

Les travaux commencèrent en 1896. La villa fut construite dans le style éclectique et régionaliste en vogue à l'époque pour les maisons de villégiature. Les murs étaient en meulière. La façade était décorée de briques et de céramiques polychromes. Le haut pignon présentait un décor de menuiseries. Son faitage était à 12 mètres. Avec le paratonnerre, on arrivait à une quinzaine de mètres. Il y avait la villa proprement dite (partie A) et deux ailes ou annexes (parties C et B) selon l'élévation montrée sur les plans. L'annexe C était limitrophe de la rue de la Barre. L'ensemble présentait une façade d'une vingtaine de mètres, très décorée, pensée par l'architecte et le commanditaire pour rendre le meilleur effet. Le promeneur qui remontait la rue était toujours impressionné quand il la découvrait.

François Decarpenterie la baptisa : villa « la Maréchale », nom donné à l'épouse du maréchal d'Estrée, Adélaïde Félicité Brûlart (1725-1786). Une vigne du terroir de Sillery qui lui avait appartenu portait son nom. C'était la descendante d'une noble lignée, celle des seigneurs de Sillery. Ce choix allait donner à la villa une histoire et une forme de noblesse.

¹ La villa Derungs construite dans les mêmes années au n° 18 de la rue du Petit-Sillery est dans ce style. Elle ne fut pas détruite par la guerre et a même conservé son jardin d'origine. Elle peut toujours être admirée.



Sillery, villa « la Maréchale ».

Le mur gauche de l'annexe C était limitrophe de la rue de la Barre.
L'élévation montre ce que découvrait le promeneur en remontant la rue
(plans de l'architecte Henri Dubouillon,
dossier de dommages de guerre, archives départementales, Reims).

François Decarpenterie et sa famille.

C'est à Bruxelles, dans l'arrondissement de Tournai, province du Hainaut que naquit le 29 juillet 1855 François Jean-Baptiste Decarpenterie. L'Europe entrait alors dans sa deuxième révolution industrielle. L'histoire de François Decarpenterie raconte cette époque, la condition ouvrière, la situation précaire des journaliers, le tissage et le tramage à domicile, le travail dans les fabriques, la dramatique mortalité infantile et aussi la réussite qui lui permit d'offrir à sa famille un statut social et le confort d'une vie bourgeoise.

François Decarpenterie était le fils de Jean-Baptiste Joseph Decarpenterie et de Marie Nathalie Liard. La famille, de nationalité belge, vivait à Bruxelles. La mère mourut le 1^{er} octobre 1856. Après le décès de son épouse, le père émigra en France et s'installa à Reims.

La fratrie était composée de Prudent, né en 1847, de Juliette, née en 1848, de Philippe, né en 1849 et de François, le benjamin, né en 1855. Le père qui s'était remarié mourut à Reims le 13 février 1871 à l'âge de 50 ans. François avait 16 ans. Il était alors apprenti tôlier.

François Decarpenterie se maria le 28 août 1876 à Reims avec Marie Eugénie Féry, 17 ans, ouvrière de fabrique née à Sillery le 21 décembre 1858, fille de Gérard Louis Féry, 50 ans, tisseur, demeurant à Reims et de Marie-Antoinette Guennelon son épouse, à l'époque trameuse à domicile, décédée en 1875 à l'âge de 47 ans. François avait alors 21 ans et exerçait la profession de tôlier. Il demeurait déjà avec Marie Eugénie rue du Barbâtre. Il n'a pas été fait de contrat de mariage. Ses frères Philippe et Prudent, tous deux plafonneurs, étaient ses témoins. Sa sœur Juliette, ouvrière en laine, assistait au mariage accompagnée de son époux.

François et Marie Eugénie eurent cinq enfants dont un seul, Auguste né le 5 juin 1879 à Reims, parvint à l'âge adulte (décédé à Reims le 25 janvier 1946). Les autres décédèrent très jeunes, le plus âgé avait cinq ans. Le couple résidait au n° 125 de la rue de Vesle. Marie Eugénie était journalière. Leur dernier né, Alfred Marius, décéda en février 1885 à l'âge de 3 mois.

Au début de l'année 1885, François Decarpenterie avait 30 ans. Il abandonna son métier de tôlier et créa son entreprise de fumisterie. Cette activité concernait la construction de fours industriels et l'élévation de hautes cheminées. Ce secteur était en pleine expansion et son entreprise allait se développer rapidement. Son activité le conduisit à rencontrer des architectes, des ingénieurs et des industriels. Il changeait de statut social.

Son épouse, Marie Eugénie, mourut à l'âge de 28 ans, le 31 juillet 1886 à Sillery, au domicile d'Arsène Joseph Jacquet et de son épouse née Féry. Ils étaient parents avec la défunte. Les père et mère de Marie Eugénie étaient déjà décédés. François Decarpenterie avait 32 ans. Le couple résidait toujours rue de Vesle à Reims.

Le 30 mars 1889, alors âgé de 34 ans, François Decarpenterie convola en secondes noces avec Félicie Zélie Pitet, 19 ans, sans profession. Elle demeurait chez ses père et mère à Reims. Son père était maçon. Il a été fait cette fois un contrat de mariage.

Trois garçons naquirent de cette nouvelle union : Fernand René, le 29 juillet 1889, Lucien Alfred le 18 janvier 1892 et Louis Jean, le 29 novembre 1894. Fernand René, l'aîné, mourut à Reims le 16 octobre 1909 à l'âge de 20 ans. Lucien Alfred se maria à Paris en 1918. Il décéda à Reims le 31 janvier 1974. Louis Jean se maria à Reims en 1920. Il décéda à Paris 18^e le 14 octobre 1970.

L'entreprise de fumisterie allait prospérer rapidement. Vers l'année 1895, François Decarpenterie choisit Sillery comme lieu de résidence secondaire. Il y acheta un terrain pour faire bâtir sa villa et chercha dès lors des parcelles de vignes à acquérir. Le choix d'installer sa résidence secondaire à Sillery ne fut sans doute pas étranger au souvenir de sa première épouse, Marie Eugénie, qui y était née et y avait encore de la famille.

Sa seconde épouse, Félicie, mourut le 5 juillet 1897, à l'âge de 27 ans. François devint veuf pour la seconde fois. Il avait alors 41 ans. Le couple demeurait 3 rue de la Prison à Reims.

Il convola en troisièmes noces, le 9 août 1902, avec Marie Eugénie Drouot, 34 ans, succursaliste à Givry-en-Argonne (Marne), fille de François Alfred Drouot et de Marie Sidonie Pépin, tous deux décédés. Elle était veuve de Jules Arsène Stennvin. Deux filles étaient nées de son premier mariage : Marie-Térèse en 1896 (décédée en 1958) et Marie-Louise en 1899 (décédée en 1996). Un contrat de mariage fut établi. Le mariage eut lieu en présence du frère de l'époux, Philippe Decarpenterie, 50 ans, maçon. Marie Eugénie Drouot de son côté eut pour témoin Modeste Octave Goulet, 51 ans, négociant en épicerie, demeurant à Reims boulevard Louis Roederer (Modeste Goulet fut le fondateur des établissements succursalistes Goulet-Turpin. Il était le père de Joseph Goulet qui fit construire le phare de Verzenay).

Le premier enfant du couple, Cécile Françoise, naquit le 23 novembre 1903. François Decarpenterie avait alors 48 ans et Marie Eugénie 35 ans. La famille demeurait toujours 3 rue de la Prison. La naissance fut déclarée en présence d'Auguste Decarpenterie, 24 ans, fumiste, demi-frère de Cécile, demeurant à la même adresse. Cécile se maria à Reims en 1929 avec Marcel Jean Boutinot, elle est décédée à Reims le 27 décembre 1999.

Une seconde fille est née le 30 mars 1909, Marthe Augusta Paulette, déclarée à l'état-civil par son père François accompagné de son fils Auguste, 29 ans, fumiste demeurant rue de Berru à Reims. Elle décéda à Courtemont-Varenes (Aisne), le 21 octobre 1987.

Auguste, le fils aîné de François Decarpenterie, se maria le 5 mars 1904 à Reims avec Pauline Madeleine Beuzeville, 29 ans, couturière, demeurant chez ses parents 23 rue Grandval à Reims. Dans l'acte de mariage il est déclaré être âgé de 24 ans et exercer la profession de tôlier fumiste. C'est à cette adresse, rue Grandval, que toute la famille Decarpenterie résidera après-guerre, la maison du 3 rue de la Prison ayant été détruite dans le conflit. Sur le recensement de 1921 apparaissent rue Grandval : Decarpenterie Auguste, 42 ans, chef fumiste patron et son épouse Pauline Beuzeville, sans profession ; Decarpenterie Louis, 27 ans, chef fumiste patron et son épouse Georgette Gobron, 26 ans, sans profession ; Decarpenterie François, 66 ans, chef fumiste patron et son épouse Marie Drouot, 54 ans, sans profession ; Decarpenterie Cécile, 18 ans ; Decarpenterie Marthe, 12 ans.

François Jean Baptiste Decarpenterie décéda dans le courant de l'année 1925. Son épouse Marie Eugénie Drouot, mourut le 17 janvier 1940 à Toulouse. Elle avait 72 ans.

La carte postale du 3 juin 1906.

En regardant en détail la carte postale de la villa, on remarque la présence des enfants. Il s'agit à l'origine d'une photo de famille. La référence aux vins de Champagne F. Decarpenterie fut ajoutée plus tard, pour l'édition en cartes postales. On pourrait interpréter la scène qu'elle représente ainsi :

le dimanche 3 juin 1906, jour de Pentecôte, la famille Decarpenterie était réunie à Sillery. Était-ce à l'occasion de la fête au village ou pour un événement familial. Il faisait beau. Les hommes portaient une fleur à la boutonnière. Les fenêtres de la villa étaient décorées de guirlandes et de lanternes. Un photographe professionnel avait été invité apportant son matériel.

Les ouvertures de la villa donnaient d'un seul côté, transformant sa façade en un décor de théâtre. La famille s'installa dans ses loges. Au pied de la villa, sur une chaise de jardin, le phonographe laissa monter la voix de Caruso.¹ Cette mise en scène devait suggérer le goût des propriétaires pour l'opéra. Elle montrait la réussite de François Decarpenterie, au milieu de ses biens, entouré de sa famille. La photographie plut au maître de maison qui la fit éditer en cartes postales pour son négoce et la postérité.

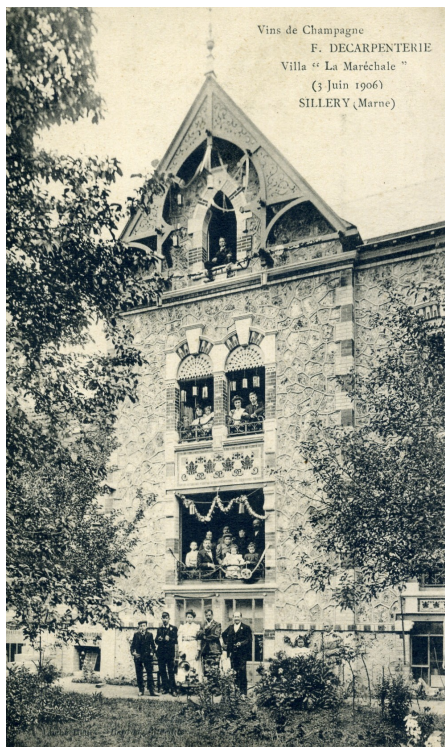
Ce jour là, les rues de Sillery étaient animées. On avait célébré le matin la messe de la Pentecôte et c'était jour de fête au village. Au n° 2 de la rue de la Barre, face à la villa, résidait Louis Barjolle, photographe amateur et passionné. La famille Decarpenterie se retrouvait ici, aux beaux jours et quand le temps était ensoleillé, on mettait victuailles et boissons dans les paniers et l'on montait à pied ou en voiture jusqu'à la « loge aux vignes »² pour y déjeuner et y passer l'après-midi.

¹ Enrico Caruso, ténor italien, est né à Naples le 25 février 1873. Il est mort dans la même ville le 2 août 1921. Il est considéré par de nombreux critiques comme le plus grand chanteur d'opéra de tous les temps. Il est l'une des premières vedettes de l'enregistrement phonographique. Son premier enregistrement fut réalisé sur un gramophone le 11 avril 1902 dans une chambre d'hôtel de Milan (wikipédia).

² la « loge aux vignes » est située sur le terroir de Sillery près des doubles loges Ruinart, au lieu-dit « l'Évêque ». C'est sans doute François Decarpenterie qui la fit construire sur cette parcelle de vignes dont il était propriétaire.

Ci-dessous : Plaque de l'entreprise Decarpenterie apposée sur les fours industriels une fois le chantier achevé.





François Decarpenterie, 51 ans, pourrait être l'homme debout dans le jardin au pied de la villa, à droite sur la photographie, détendu, souriant, cigarette à la main, le buste droit, le pied gauche en avant, poing sur la hanche, la posture exprimant son allant d'entrepreneur. Il serait au côté de son fils aîné Auguste, 27 ans. Ce dernier, chef fumiste dans l'entreprise familiale, arbore une classe certaine qui traduit le nouveau statut social de la famille. Auguste est au côté de son épouse Pauline Madeleine Beuzeville.

François Decarpenterie était un homme d'action. A ce moment précis, il n'était pas loin du photographe et veillait, comme il le faisait habituellement sur ses chantiers, à ce que tout se passe comme il l'avait prévu. Marie Eugénie Drouot, 38 ans, son épouse, serait la jeune femme à la fenêtre gauche du premier étage, sur la photographie, sûrement la chambre du couple, tenant dans ses bras sa fille Céline, âgée de 2 ans et demi. Louis, 12 ans, encore timide est à son côté.

La place d'honneur, à la fenêtre du salon, a été laissée aux aînés des Decarpenterie, les frères et sœur de François : Prudent, Philippe et Juliette, placés devant leurs conjoints. François avait du respect pour ses aînés. Devant eux, inséparables, sont les filles de Marie Eugénie Drouot : Marie-Thérèse, 10 ans et Marie-Louise, 7 ans, issues du premier mariage de Marie Eugénie avec Jules Arsène Stennvin. A gauche, dans la fenêtre se tient Lucien, 14 ans, déjà fier. Il y aurait encore Fernand, 17 ans et la témérité de son âge, la fleur de sa boutonnière entre les dents, assis, face au vide, sur le rebord de la fenêtre du grenier où se trouve la chambre de la bonne.

Dans le jardin, sur le côté gauche de la photographie, se tiendraient deux employés dont Louis Mignon, vigneron de la maison et sur le côté droit, en partie cachées par la végétation, une servante avec une fillette.

Le jeune homme et la jeune femme en couple à la fenêtre du premier étage seraient un neveu ou une nièce de François Decarpenterie.

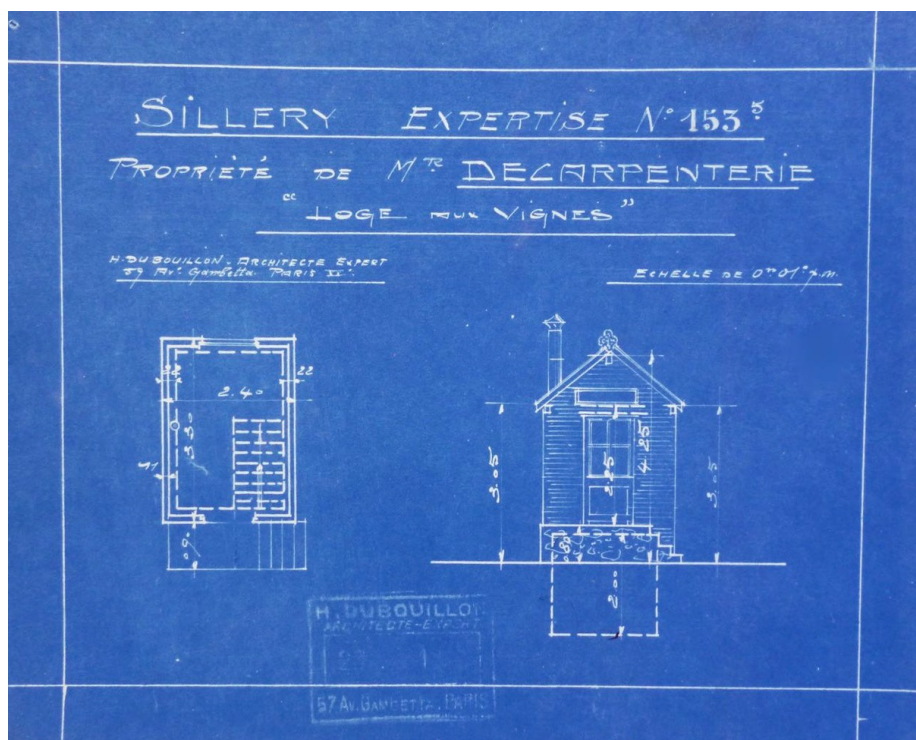


photo Bernard Langlais

Ci-dessus : la « loge aux vignes », où la famille allait parfois déjeuner. Elle était la propriété de François Decarpenterie qui la fit construire sur sa parcelle de vigne au lieu-dit « l'Évêque », sur le territoire de la commune de Sillery.

La loge et la parcelle de vigne ont été cédées en 1926 à la famille Sohier de Sillery.

Ci-dessous : plan de la « loge aux vignes » des champagnes Decarpenterie.
(dossier de dommages de guerre, archives départementales, Reims).



Événements contemporains de la famille Decarpenterie à Sillery.



Guinguette du phare de Verzenay. Le phare fut construit en 1909 sur commande de Joseph Goulet pour faire la publicité de son champagne. Son père, Modeste Goulet, fondateur de la société succursaliste Goulet-Turpin spécialisée dans la vente au détail de produits d'épicerie, avait été le témoin de Marie Eugénie Drouot lors de son mariage avec François Decarpenterie en 1902 (carte postale éditée pour le 110^e anniversaire du phare, office de tourisme de Reims)



REIMS – La Place Drouet d'Erlon le jour de l'Inauguration de la Fontaine Subé (15 Juillet 1906)

Inauguration le 15 juillet 1906 de la fontaine Subé à Reims. Par son statut d'entrepreneur, François Decarpenterie fut certainement invité à cet événement. Pour accueillir les rémois, on avait dressé à l'entrée de la place d'Erlon deux mâts, présentant les effigies du Commerce et de l'Industrie surmontées des armes de la ville et de drapeaux tricolores.



Affiche pour la Grande Semaine de l'Aviation à Bétheny qui eut lieu du 22 au 29 août 1909. Henri Farman y remporta le Grand Prix de Champagne et le Prix des passagers. Il y battit le record du monde de durée de vol avec une distance parcourue de 180 km en un peu plus de trois heures. Le 30 octobre 1908, il avait relié le village de Bouy (Marne) à Reims sur un parcours de 27 km, passant dans le ciel, non loin du Petit-Sillery.

François et Marie Eugénie Decarpenterie.

Le 27 août 1920, l'architecte Henri Dubouillon¹ signait le dossier de dommages de guerre afférent aux propriétés de François Decarpenterie à Sillery. Y étaient annexés les plans de la villa "la Maréchale" et un inventaire détaillé de son contenu, meubles et objets disparus dans le conflit. Aujourd'hui, la lecture de cet inventaire permet d'approcher les personnalités de François Decarpenterie et de Marie Eugénie Drouot son épouse.

A cette époque, la société française était divisée entre cléricaux et anticléricaux. La loi consacrant la séparation des Églises et de l'État avait été votée le 9 décembre 1905. François Decarpenterie avait pris son parti. Aucun symbole religieux n'apparaît ici dans l'inventaire pourtant minutieux de la villa. Au contraire, ce sont les portraits de Grévy et de Thiers qui sont exposés dans la chambre des garçons dans le souci de leur donner une éducation républicaine. Dans le salon, ce sont des médaillons représentant Thiers et Gambetta et un buste de la République. Dans le bureau il y a peu de livres mais une carte de France et une mappemonde où l'on peut voir la métropole et ses colonies.

Il y a un fusil de chasse à deux coups mais il est d'occasion et se trouve au grenier. On n'est pas ici dans la tradition foncière de la chasse. Il n'y a pas de trophées. François Decarpenterie était ouvrier tôleux avant de réussir dans l'entreprise de fumisterie qu'il avait créée.

Le salon possédait un grand billard ancien. Il accueillait un piano et de nombreuses partitions, un phonographe et quarante grands disques doubles, montrant l'intérêt des propriétaires pour la musique. D'ailleurs, deux grands tableaux céramique de Louise Abbema,¹ étaient appliqués au mur, l'un représentant la « Musique » et l'autre le « Chant ».

¹ Henri Dubouillon, architecte expert, avait son cabinet d'architecture à Paris, 57 avenue Gambetta. Dès la fin de la guerre, il ouvrit au 13 rue de la Renfermerie à Reims une annexe et travailla dans la région aux chantiers de la Reconstruction. Ils furent ainsi quelque 400 architectes à travailler à Reims à la Reconstruction.

¹ Louise Abbema devint célèbre pour avoir réalisé en 1875 un portrait de Sarah Bernhardt, sa compagne de vie. Ce portrait est conservé au musée Carnavalet. Sarah Bernhardt elle-même fera un buste en marbre de Louise Abbema. Il est conservé au musée d'Orsay.



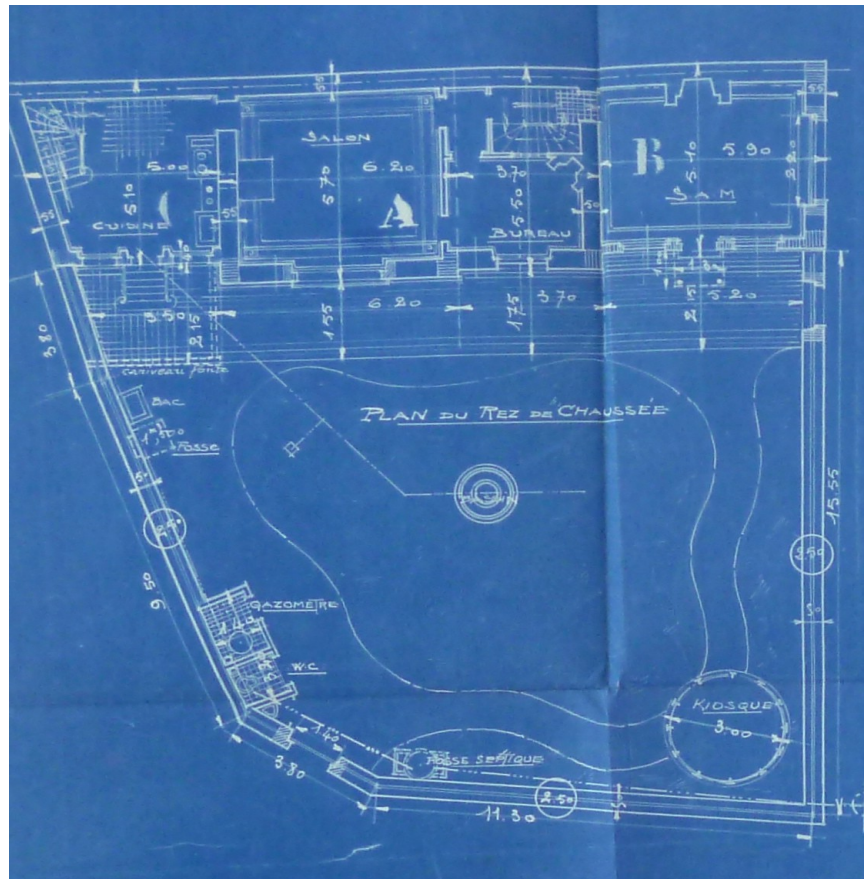
phonographe et
grands disques
de cire



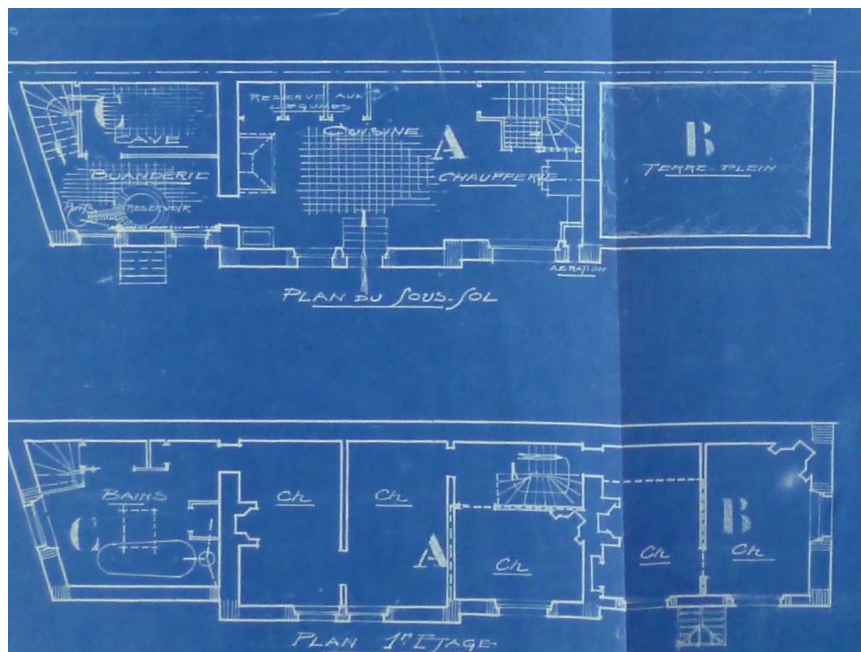
Ci-dessus : Carte postale éditée en 1913 à l'occasion du Salon des Artistes Français à Paris (S.A.F.)
Reproduction d'une huile sur toile (156 cm 167 cm) de Louise Abbema représentant la déesse romaine
« Flora » (collection privée).

Ci-dessous : Gustave Caillebotte, *jeune homme au piano*, 1876, musée d'Art Bridgestone, Tokyo.
C'est son frère, Martial Caillebotte, que le peintre a représenté au piano.





Intérieur et jardins de la villa. A gauche, la rue de la Barre descend vers l'église, en bas du plan se situe la rue de l'arbalète. On accède à la propriété par une porte à l'angle des deux rues où par une porte ouverte dans le mur ouest (plans de l'architecte Henri Dubouillon, dossier de dommages de guerre, archives départementales, Reims).



Vie et confort dans la villa.

L'inventaire est très détaillé. Il décrit un intérieur bourgeois de la Belle Époque. La villa était équipée des derniers éléments de confort. Sillery n'avait pas encore de réseau d'électricité. Dans le village on s'éclairait à la lampe à pétrole, mais ici, on utilisait le gaz acétylène pour le réchaud de la cuisine et l'éclairage. Le gaz était produit à l'extérieur, dans un cabinet générateur. Il provenait de la réaction chimique produite par le contact du carbure et de l'eau. La cloche du gazomètre assurait la pression. Le gaz arrivait par des conduits de plomb dans chaque pièce, jusqu'aux lampes. On ouvrait le robinet, on allumait. La lumière produite était dix fois supérieure à celle d'une bougie.

Un système de sonnettes alimenté par batteries permettait d'appeler le personnel qui se tenait généralement dans la cuisine. Le tableau indiquait de quelle pièce venait l'appel. Il y avait un téléphone. La famille devait posséder une voiture : dans le garage, l'inventaire indique la présence de bidons d'huile et d'essence et il y a dans le salon, sur une patère, un manteau de caoutchouc pour auto. La voiture servit sûrement à la famille à quitter Reims dès fin août 1914 pour son lieu d'exil.

La maison possédait une salle de bains. Les lieux d'aisance étaient à l'extérieur, reliés à une fosse septique.

A l'intérieur, les murs des pièces étaient recouverts de tissus ou de papiers peints. Ils étaient à l'époque plutôt sombres, à grands motifs ou à rayures. Chaque pièce était munie d'une cheminée avec ses accessoires : chenets, pince à bûches, pare-étincelles... On y trouvait des tapis au sol. Les fenêtres étaient dotées de brise-bise (petits rideaux transparents) et étaient encadrées de double rideaux de reps ou de velours. L'éclairage était assuré par des suspensions ou des appliques acétylènes avec globes et verres. Les meubles étaient recouverts de napperons et de nombreux objets et bibelots.

Il n'y avait pas de couloir pour distribuer l'espace. Les pièces communiquaient directement entre elles.

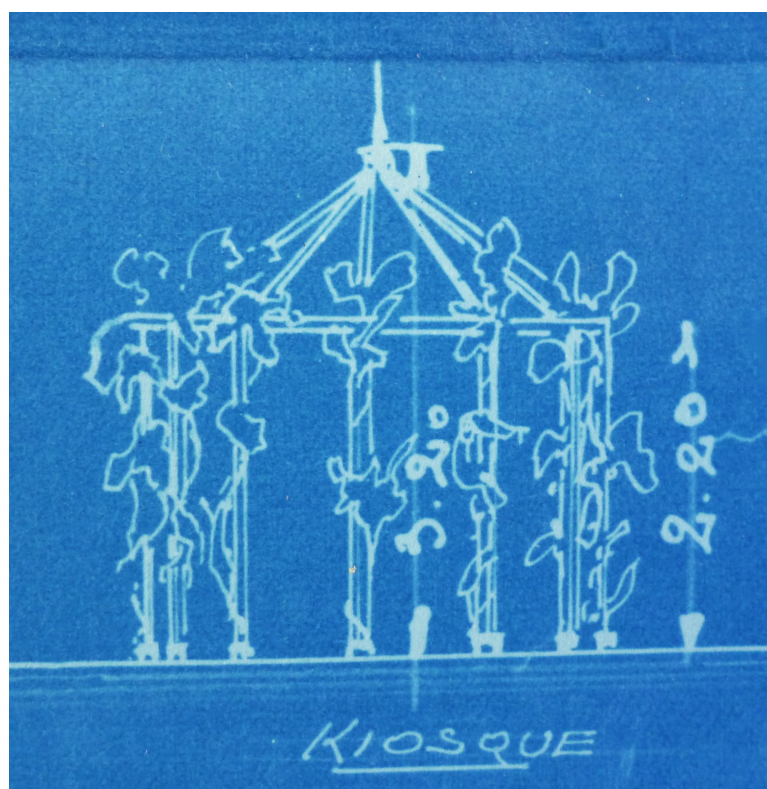
La propriété était entourée de murs. On y accédait par une porte côté ouest, près de l'entrée de la salle-à-manger. Une autre entrée était située à l'angle des rues de la Barre et de l'Arbalète.

A la campagne, dans les maisons bourgeoises de villégiature, était employé un journalier pour l'entretien du jardin. La villa « la Maréchale » avait un potager avec arbres fruitiers, des allées de graviers et des arbres d'ornement. Le centre du grand parterre était agrémenté d'un bassin animé par un jet d'eau. Tout autour étaient disposés des bancs blancs pour s'y reposer et profiter des soirs d'été. Il y avait une balançoire pour les enfants. L'inventaire liste les outils de jardinage et les semences. Dans le fond du « Grand Jardin » se trouvait un kiosque meublé de chaises et table en métal. L'ensemble était de couleur bleue. Il y avait également le « Petit Jardin », la « Ferme » et la « Petite Ferme » avec la cage à poulets. Il y avait cinq cages à oiseaux et une grande volière qui devait héberger pigeons et tourterelles.



Ci-dessus : Joaquín Sorolla, *ma femme et mes filles dans le jardin*, 1910, huile sur toile, collection Masaveu, Oviedo. Le décor de menuiserie du haut pignon de la villa pouvait être de la couleur du banc de ce tableau.

Ci-dessous : Le kiosque du « Grand Jardin ». Son mobilier, table et chaises en métal, était de couleur bleue (extrait des plans de l'architecte Henri Dubouillon, archives départementales, Reims).



Inventaire (extraits).

Le sous-sol accueillait cave, cellier, buanderie et chaufferie ; le rez-de-chaussée comprenait une cuisine, le salon, le bureau, la salle-à-manger et un vestibule ; le premier étage avait cinq chambres et une salle de bains ; le second étage abritait la chambre de bonne et les greniers.

Le rez-de-chaussée.

La **salle-à-manger** était située au rez-de chaussée de l'annexe B. Elle était meublée en style Henri II avec 1 buffet dessus de marbre rouge, quatre portes et glace, 1 desserte dessus marbre, 1 grande table avec trois rallonges, 10 chaises en cuir. Sur la cheminée, 1 pendule et ses candélabres avec socle en marbre d'Italie (la fée aux fleurs), 1 jardinière cuivre ovale, 1 paire grands vases de Chine, 1 paire petits vases de Chine, 4 vases sujets bretons, 4 tableaux, 2 douzaines d'assiettes anciennes (1830) motifs Paris et la campagne, 1 téléphone Bréguet, 1 support de pipes et accessoires fumeurs, 6 pipes anciennes bois et porcelaines, 1 thermomètre et baromètre, 1 porte-manteaux six pommeaux, 1 suspension en faïence pour fleurs, 1 service de table en porcelaine de 72 pièces doré, 1 service de verres de cristal décoré, 1 service liqueurs avec 2 carafes, 1 grand plateau décoré, 1 grand tableau peint sur toile (faisan), 1 service flutes à champagne en cristal, 12 verres à Bordeaux cristal, 1 service à couteaux, cuillères à dessert, 1 service complet à thé, 1 ménagère couverts argent etc... 2 litres cassis 1906, 1 bocal cerises, 2 litres d'eau de vie 1906, divers pièces d'équipement de cheminée : chenets, pare-étincelles, divers objets et bibelots, 1 manteau caoutchouc pour auto.

La salle-à-manger avait une surface de 30 m². Ses deux fenêtres donnaient sur le grand jardin. Sa porte ouverte sur le jardin était l'entrée principale de la villa, protégée par un auvent.

Le **salon** était au rez-de-chaussée du bâtiment A. Comme les autres pièces, il était très fourni en meubles et bibelots. Son plancher était au même niveau que celui du bureau. Sur la carte postale de 1906, c'est à sa fenêtre qu'apparaissent certainement les frères et sœur du maître de maison. Voici, plus détaillée encore que pour les autres pièces, l'inventaire des meubles et objets qui s'y trouvaient : 1 canapé couvert tapisseries grès naturel et or, 2 fauteuils couverts, 4 chaises, 1 grande carpe de salon laine, 1 grand billard ancien, 12 queues billard sculptures décorées, 2 jeux billes ivoires, 2 paniers avec jeu de boules et quilles, 1 tableau cuivre pour marquer les points, 1 tableau jeu de poule, 1 piano acajou occasion marque Berden (Bruxelles), nombreuses partitions de piano, 1 tabouret piano, 2 bronzes « Forgeron » et « Jardinier », 2 chromas paysages avec cadre doré, 1 écusson en terre cuite émaillée « Industries de Reims », 1 socle garni velours avec buste de la République, 2 médaillons cuivre représentant Thiers et Gambetta, 1 grande glace biseauté cadre doré, 3 grands tableaux céramine de Louise Abbema, avec cadres sculptés ou moulures, appliqués au mur, achetés au « café de la Douane », l'un représentant « la Musique », l'autre, « le Chant » et le troisième « la Fierté et l'Innocence », 2 appliques acétylène avec globes et verres, 1 grande plante verte palmier avec cache-pot sur un guéridon, 2 statuettes terre cuite, 1 vitrail couleur avec sujets monté sur plomb pour grande baie, 2 poufs, 1 phonographe et 40 grands disques doubles, accessoires, aiguilles et brosses, 1 lambrequin¹ articulé pour grande baie et tentures et double rideaux, 1 grand store tulle doré, 2 oreillers de fauteuil.

¹En architecture, un lambrequin est un ornement découpé et souvent ajouré, plus ou moins épais, en bois ou en métal (zinc, fer blanc ou fonte de fer), fixé en bordure de toit ou à la partie supérieure d'une fenêtre (wikipédia).



Ci-dessus : Gustave Caillebotte, *le billard*, 1875 (collection privée).
Ci-dessous : Gustave Caillebotte, *une femme devant sa coiffeuse*, 1873.



Le rez-de-chaussée (suite).

Le **bureau** était au rez-de-chaussée du bâtiment A, entre la salle-à-manger et le salon mais son plancher était situé plus haut que celui de la salle à manger, à environ deux mètres au-dessus du niveau du jardin, offrant une vue plongeante sur celui-ci et allongeant la perspective sur la rue de la Barre qui descendait vers l'église. Il était meublé acajou.

La **cuisine** était au rez-de-chaussée de l'aile C (désignée comme 3^e aile sur les plans). L'inventaire détaillé nous permet de savoir comment était équipée une cuisine de l'époque. On y trouvait 1 buffet avec hausse à doubles portes chêne verni et vitrages sur plomb en couleur, vaisselle ordinaire, service et accessoires pour table, verrerie, cuillères, fourchettes, couteaux, 6 chandeliers cuivre, 1 fourneau à essence, 1 réchaud gaz acétylène, 1 table chêne massif avec deux rallonges, 1 buffet double portes avec pétrin en chêne ancien, 1 allumoir électrique, 6 chaises paille, 2 bassinoires cuivre rouge,¹ 1 tableau chêne ciré pour batterie de cuisine, 1 jeu rampe cuivre jaune poli avec supports fixes et supports à coulisse, 1 batterie cuisine cuivre rouge poli et étamé remplissant cadre, 2 chaudrons et bassines cuivre, 1 rideau gaze rouge, 2 paires brise-bise, 1 coffre à houille, 1 seau à houille et main fer, 2 tapis brosse, 3 balais crin, 2 plumeaux, 1 tête de loup avec manche, 1 grande balance avec 2 plateaux cuivre, 1 série poids de cuivre, 1 bassine en tôle galvanisée, 2 seaux en tôle galvanisée, 1 rouleau bois avec applique, 1 lyre et accessoires pour acétylène, 1 tableau d'appel avec sonnerie électrique (la cuisine était le lieu où se trouvait généralement le personnel).

Pour vendanges : 1 grande marmite fer battu, 2 douzaines assiettes, 1 douzaine gobelets, 1 douzaine et demie serpettes (à l'époque pour couper les raisins), 1 douzaine de couteaux.

Escalier : batterie pour sonnerie électrique, batterie pour allumoir, installation de sonneries, fils communiquant dans dix pièces et aux deux portes d'entrée, chez le jardinier.

Le premier étage.

La **chambre d'amis** était située au-dessus de la salle-à-manger au 1^{er} étage de l'annexe B. Elle donnait sur le « Grand Jardin ». On y trouvait 1 lit chêne ciré avec sommier, 1 lit de plumes, 2 matelas laine, 1 traversin plumes, 2 oreillers plumes, draps, taies, édredons, couverture laine blanche, dessus de lit reps bleu, descente de lit laine, 1 table nuit chêne, 1 table toilette dessus marbre et glace, 1 cuvette, pot à eau, 1 seau hygiénique, broc faïence, 2 chaises velours frappé, 3 tableaux, 4 cadres et portraits de famille, 6 vues diverses, photographies, 2 vases à fleurs et dans une armoire placard, divers objets anciens et accessoires pour toilette, flacons, éponges, savonnettes...

La **bassinoire**, ou **chauffe-lit**, était un ustensile ménager que l'on trouvait souvent à la campagne jusque dans les années 1950 en Europe. Il s'agissait d'une petite bassine à couvercle perforé, en métal (principalement en cuivre, bon conducteur de chaleur), adapté au bout d'un manche de 40 cm à 1,20 m. Le soir, avant de se coucher, les habitants prenaient des braises dans le foyer, le fourneau ou la cuisinière, les mettaient dans la bassinoire et la passaient à l'intérieur des lits pour les réchauffer (wikipédia).

Le premier étage (suite).

Une petite **chambre d'enfant** qui communiquait avec la chambre d'amis donnait aussi sur le « Grand Jardin ».

La **chambre à coucher** au-dessus du salon était meublée en style Louis XVI, noyé ciré.

Il y avait la **chambre des garçons** et celle **des fillettes**.

La présence des enfants était signalée par le château fort et les vieux jouets inventoriés dans le grenier, par les costumes pour fillettes dans leur chambre et de nombreux vêtements d'enfants. C'était les vêtements et jouets des enfants de François et Marie Eugénie. Ils n'étaient pas encore grands-parents à l'époque de la villa de Sillery.

La **salle de bains** était équipée d'une baignoire en zinc à deux têtes avec passe-bois peint marbré, 2 robinets cuivre col cygne, 1 chauffe bain cuivre à houille avec chauffe linge, 1 glace, 1 table toilette dessus marbre avec étagère et tiroirs, accessoires de toilette, brosses, 1 seau hygiénique, 1 garniture pot à eau et cuvette.

Le deuxième étage.

La **chambre de bonne** était meublée d'un lit cage une personne, 1 matelas varech, 1 traversin, 2 oreillers, 1 paire de draps, 2 couvertures coton, 1 descente de lit, 2 chaises paille, 1 petite table carrée, 1 porte-manteaux, 1 édredon, 1 globe applique acétylène, 1 petite glace.

Dans le **petit grenier** étaient entreposés 2 stères de bois coupé, 14 caques à vendanges, 3 claies osier, 15 paniers à vendange.

Le **grand grenier** contenait des articles de pêche neufs, 1 château fort et jouets d'enfants, 1 lot de divers objets pour illumination, verres, ballons, 5 cages à oiseaux, 1 balançoire mobile et trapèze.

Les caves et jardins.

La **cave** contenait 1 petit fût de 35 litres de vin de Sillery (année 1913), 12 bouteilles de vin fin, 26 bouteilles de champagne, 12 demi-bouteilles de champagne, 125 bouteilles de vin ordinaire, 2 grands entonnoirs... 6 tonneaux vides, 1 machine à boucher les bouteilles.

Les « **Grand** » et « **Petit** » jardins avec kiosque dans le « Grand Jardin », meublé de 12 chaises fer peintes en bleu, 1 table en tôle sur pied fixe de un mètre, 1 plateau chêne rond pour table, 3 bancs cintrés en bois peint, 1 cible sur pied fer, 1 suspension fer forgé à acétylène vitrée, 1 lot outils jardin, bêches, râtaux etc...

1 bassin et jet d'eau, 1 bac en pierre, 2 escargots fonte de jardin.

Le **bâtiment du jardinier** abritait 1 tonne de pierres de carbure, 10 stères de bois, 1 grande volière mobile et 1 grande volière fixe.

Les vignes, terres et autres propriétés de François Decarpenterie à Sillery.

Le dossier de dommages de guerre donne l'inventaire des parcelles de terre et de vignes que possédait François Decarpenterie.¹

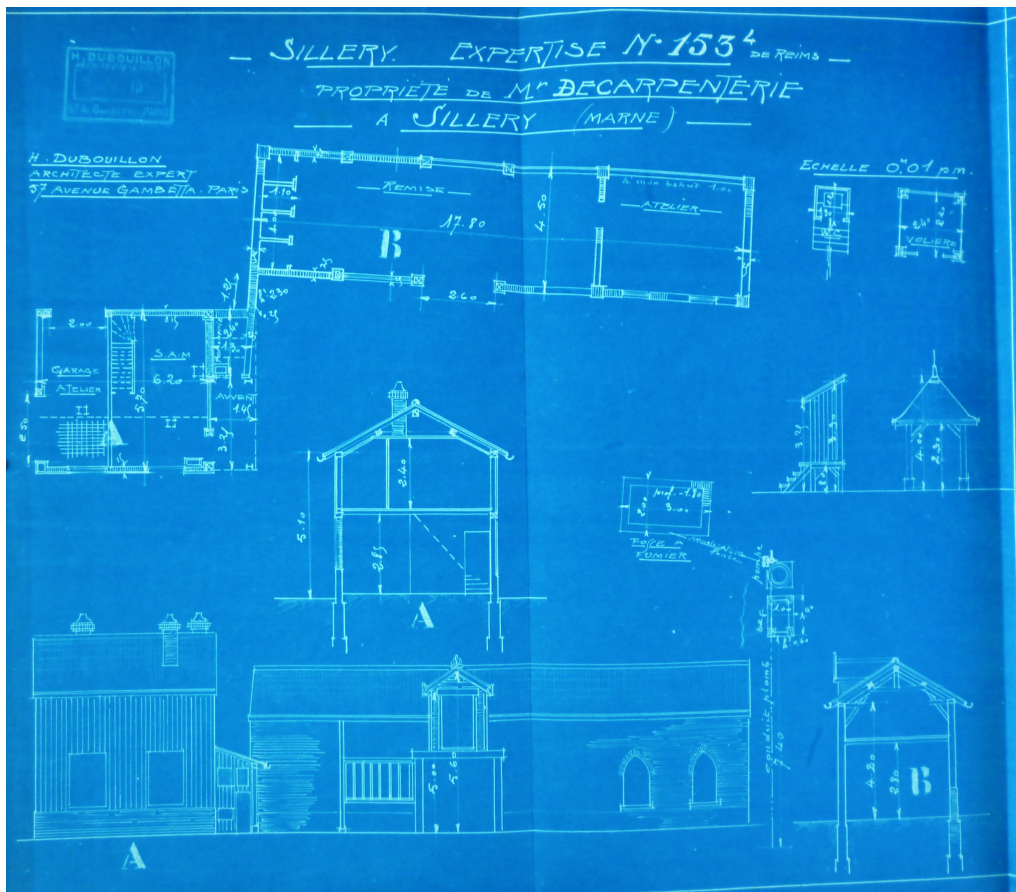
- 1 - une vigne au lieu-dit « l'Évêque », terroir de Sillery, d'une contenance de 56 ares 20 centiares,
- 2 - une terre et vigne au lieu-dit « la Fourche », terroir de Sillery, d'une contenance de 16 ares 94 centiares, dont 2 ares en vignes fichées, le reste en gros légumes,
- 3 - une vigne au lieu-dit « les Vignettes », terroir de Verzenay, contenance de 2 ares 05 centiares.
- 4 - une terre au lieu-dit « la Grosse Borne », terroir de Sillery, d'une contenance de 15 ares,
- 5 - une terre au lieu-dit « les Cloches », terroir de Prunay, d'une contenance de 25 ares 36 centiares,
- 6 - une terre au lieu-dit « les Cloches », terroir de Prunay, d'une contenance de 47 ares.

¹Sur le recensement de l'année 1901 de la commune de Sillery, Louis Mignon est vigneron chez Fortel et son épouse Rosalie Agacia vigneronne chez Decarpenterie. Sur les recensements de 1906 et 1911, Louis Mignon est vigneron chez Decarpenterie. On ne trouve pas dans les recensements de la commune d'autres vignerons travaillant pour lui.

Après le décès de François Jean Baptiste Decarpenterie dans le courant de l'année 1925, les héritiers vendirent la parcelle de vigne du lieu-dit « l'Évêque », d'une contenance de 56 ares 20 centiares, à la famille Sohier de Sillery. Elle en est toujours propriétaire en 2020. Voici l'identité des vendeurs relevée sur l'acte de vente daté des 26, 27, 28 et 29 janvier 1926 :

1. Madame Marie Eugénie Drouot, sans profession, demeurant à Reims, rue Salin numéro 5, veuve en premières noces de Jules Arsène Stennevin et en secondes noces non remariée de Monsieur François Jean-Baptiste Decarpenterie ;
2. Mademoiselle Marthe Augusta Paulette Decarpenterie, demeurant au même lieu ;
3. Mademoiselle Céline Françoise Decarpenterie, sans profession, célibataire majeure, demeurant au même lieu ;
4. Monsieur Auguste Decarpenterie, entrepreneur de fumisterie et Madame Pauline Madeleine Beuzeville, son épouse, demeurant ensemble rue Grandval numéro 23 à Reims ;
5. Monsieur Lucien Alfred Decarpenterie, fumiste et Madame Germaine, Yvonne Muno, son épouse, demeurant ensemble rue Deville au numéro 33 à Reims ;
6. Monsieur Louis Jean Decarpenterie, fumiste et Madame Georgette Émélie Gobron, son épouse, demeurant ensemble rue Saint-Thierry au numéro 86 à Reims.

Nous n'avons pu localiser dans Sillery cette autre propriété (plan ci-dessous) qui figure dans le dossier de demande de dommages de guerre. Elle devait être située dans le bas du village non loin de la rivière. En voici la description donnée dans le dossier : jardins d'agrément et de rapport, fruitiers et potagers, dont certains pour l'usage de maître vigneron, de bois et marais tracés d'allées sablées avec ponts et passerelles sur les passages traversant l'eau, le tout d'un seul tenant, d'une contenance de 78 ares environ, encadrant maison d'habitation de maître et maison d'habitation du vigneron, remises, fosses et autres communs, ces diverses parties de jardin sont séparées et entourées de grillage (plan de l'architecte Henri Dubouillon, dossier de dommages de guerre, archives départementales, Reims).



La fin de la Belle Époque.

La Belle Époque s'acheva brutalement. La guerre arriva si vite qu'on ne put rien sauver. La villa se trouva dans l'axe de tir de l'artillerie ennemie qui cherchait l'église. Les toitures furent soufflées par les explosions. La neige et la pluie imprégnèrent les murs et les parquets. Les vins, la vaisselle, les lits furent emportés par les soldats dans les cagnas. La Première Guerre mondiale détruisit ce que François Decarpenterie avait construit : ses chantiers de fumisterie, ses ateliers et sa maison de Reims, sa villa à Sillery.

Après la guerre, la famille ne revint pas à Sillery. François Decarpenterie confia l'instruction du dossier de dommages de guerre à l'architecte Henri Dubouillon. Il céda ses droits à dédommagement. Ce qu'il restait des bâtiments fut démoli et les décombres évacués dans les marais.

Il subsista les enduits du fond des pièces d'habitation, marqués d'éclats d'obus sur l'ancien mur aveugle devenu mur extérieur des vendangeoirs Ruinart. La parcelle de terrain où étaient la villa et les jardins servit au stationnement des véhicules de l'espace Irma Noël. Le lieu resta ainsi durant un siècle. On n'en connaissait plus l'histoire. Son aménagement commença en 2014. Cette fois, la villa disparut complètement.



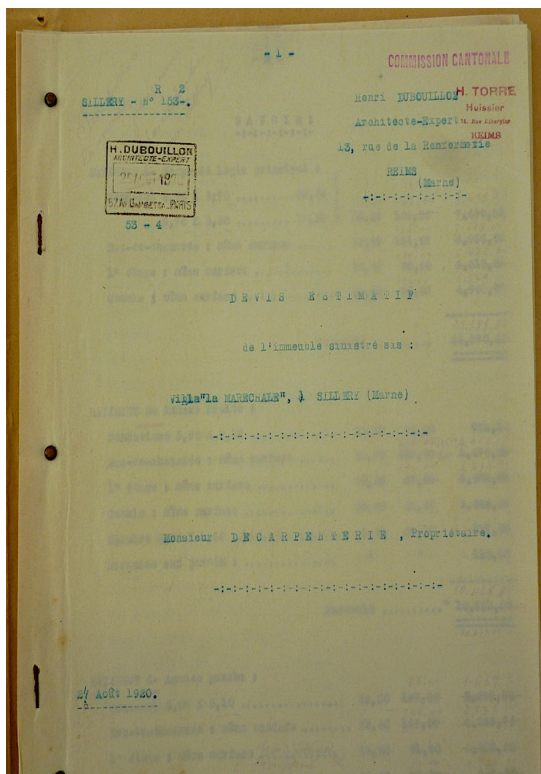
coll. Lydie Marguet

La villa « la Maréchale » endommagée par les bombardements.
Cette carte postale a permis de localiser la villa dans Sillery.
On aperçoit à l'arrière plan le toit de la maison de Louis Barjolle, aujourd'hui
espace Irma Noël, au n° 2 de la rue de la Barre.

Les dommages de guerre.

La demande de dommages de guerre fut déposée à la commission cantonale¹ de Rilly-la-Montagne. La villa y était déclarée avoir été bâtie en 1913 alors qu'elle figurait déjà sur la carte postale de 1906. Simple erreur ou déclaration volontairement inexacte de son propriétaire pour éviter la décote de 0,5% comptée par année d'ancienneté, depuis la date de la construction de la villa jusqu'à l'année 1914. La décision fut rendue le 15 septembre 1921 par la commission cantonale. Celle-ci reconsidéra à la baisse certaines des estimations de l'architecte avec la remarque suivante portée à l'encre rouge : « prix établi à la mode parisienne, ne pas confondre avec Sillery ». Il est vrai que l'architecte Henri Dubouillon, bien qu'ayant un cabinet à Reims, était parisien. Les membres de la commission ne manquaient pas d'humour. La commission appliqua un coefficient de 3,84 sur la valeur de 1914 pour déterminer la valeur de 1919, incluant ainsi le montant des frais supplémentaires (inflation des quatre années de guerre). Elle n'a pas tenu compte de la demande de l'architecte et du propriétaire qui avaient proposé d'appliquer un coefficient de 5.00.

¹la loi du 17 avril 1919 sur l'attribution des dommages de guerre prévoyait la mise en place de commissions cantonales pour examiner les dossiers déposés par les sinistrés et fixer le montant des indemnités. C'était un organisme de conciliation. Ces commissions étaient composées d'un président ayant une formation de juriste : magistrat des tribunaux civils, juge de paix, avocat, notaire... d'un architecte, entrepreneur ou ingénieur... d'un délégué du ministère des Finances et du ministère des Régions libérées... d'un commissaire-priseur ou d'un greffier... d'un agriculteur, industriel, commerçant ou ouvrier de métier... Pour les administrés de Sillery, la commission compétente était celle de Rilly-la-Montagne.



- 2 -

Prix établis à la mode parisienne, ne pas confondre avec Sillery.

SAVOIR :
 -1-1-1-1-

BATIMENT A- Corps de Logis principal :

Sous-sol 6,20 X 8,70	30,54	30,54	95,00	2.919,85
1 ^{er} étage : même surface	30,54	30,54	100,00	3.054,00
2 ^e étage : même surface	30,54	30,54	100,00	3.054,00
Comble : même surface	30,54	30,54	100,00	3.054,00
Ensemble				12.077,85

BATIMENT B- Annexe droite :

Fondations 5,90 X 8,10	30,09	34,00	100,00	3.400,00
1 ^{er} étage : même surface	30,09	34,00	100,00	3.400,00
2 ^e étage : même surface	30,09	34,00	100,00	3.400,00
Comble : même surface	30,09	34,00	100,00	3.400,00
Chambre 3,00 X 2,60	8,50	30,00	100,00	3.000,00
Marquise sur jardin :	"	"	"	110,00
Ensemble				13.610,00

BATIMENT C- Annexe gauche :

Sous-sol 6,00 X 8,10	30,50	30,50	100,00	3.050,00
1 ^{er} étage : même surface	30,50	30,50	100,00	3.050,00
2 ^e étage : même surface	30,50	30,50	100,00	3.050,00
Comble : même surface	30,50	30,50	100,00	3.050,00
Ensemble				12.200,00

Extraits du dossier de dommages de guerre de François Decarpenterie à Sillery (archives départementales, Reims).



En 2014, un siècle après la guerre, apparaissent encore sur le mur, derrière les véhicules, les enduits des pièces d'habitation de la villa « la Maréchale » troués d'impacts d'éclats d'obus. C'était le mur du fond des pièces. Ces traces disparaîtront avec la restauration du bâtiment.

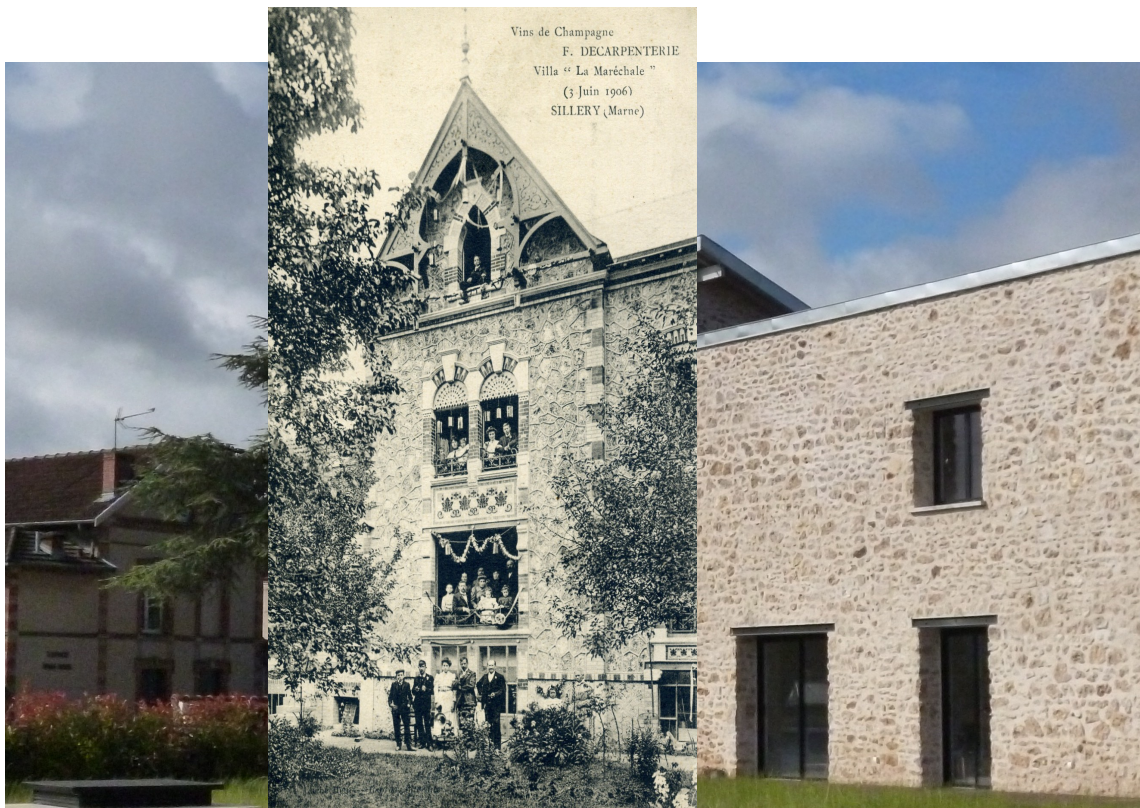


photo Bernard Langlais

Le mur après restauration.



La villa « la Maréchale », telle qu'elle apparaissait
au promeneur depuis la rue de la Barre (montage photographique).
L'espace Irma Noël est à gauche.



Emplacement occupé par la villa, avant 1914. Vue depuis la rue de l'Arbalète.
(montage photographique)

Si vous avez des information sur la famille Decarpenterie, vous pouvez me joindre par courriel à cette adresse :
ablanglais@orange.fr ou par téléphone au 03 26 49 10 37.